



Angelique Kostopoulos

James le hors-la-loi

par Nik Cohn

Vers le milieu des années cinquante, sur les styles de rhythm'n'blues existants, la pop noire a entrepris de greffer une touche de gospel. Le rythme restait inchangé, les sujets abordés ne comptaient pas davantage, mais l'ensemble plongeait plus profond et redoublait de passion; on suait à tout va. C'était ça, la soul.

Le patron de la soul a toujours été James Brown. Né en 1928, ce hurleur de blues hystérique venait d'Atlanta, en Géorgie. Tout ce qu'il y a de plus authentique; il avait appris le métier au sein d'un quartet de gospel et restera toujours fidèle à cette technique, même quand il passera à la pop.

Il est quasiment impossible de surestimer l'importance du personnage James Brown. Cela fait dix ans maintenant qu'il sillonne sans répit l'Amérique de long en large dans des tournées qui durent quatre-vingt-dix jours chacune, et il a mis ce temps à profit pour devenir beaucoup plus qu'un simple chanteur. Il représente vraiment le symbole ultime de l'émancipation des Noirs, de l'argent qu'ils peuvent gagner, du style qu'ils peuvent avoir et de toute l'arrogance qu'ils peuvent se permettre. Davantage même que Mohammed Ali, James Brown est le hors-la-loi, le Stagger Lee de son temps.

Sans parler de la cinquantaine de titres qu'il a placés au sommet des charts américains, il mène un show de vingt et un musiciens, quatre batteurs, un chanteur et une chanteuse, Elsie, TV Mamma, plus toute autre personne qu'il a envie d'engager. Il est propriétaire de trois magasins de disques et de cinq maisons d'édition et quand il part en tournée, il envoie une équipe de décorateurs d'intérieur en

éclaircisseurs afin qu'ils arrangent à son goût toutes les chambres d'hôtel dans lesquelles il devra s'arrêter. En ce sens, c'est un sultan, un intouchable et les Blancs sont tout simplement hors-jeu.

Il est petit et plutôt laid, mais c'est un merveilleux danseur et sa voix est phénoménale – hystérique, perçante et anormalement puissante. Little Richard, Arthur Brown, John Lennon, P.J Proby sont tous des chuchoteurs à côté de lui. A la base, son jeu consiste à poser une structure simple, un riff venu des tripes qu'il martèle et cogne sans relâche et à lancer une phrase pour que son groupe y réponde; son show est construit sur des répétitions infinies, et il n'arrête pas d'en rajouter une couche jusqu'à ce que la tension devienne physiquement presque douloureuse. C'est le modèle appel-réponse du gospel, le même vieux prêche, mais remis à la sauce des années soixante.

Ses concerts durent une heure entière pendant laquelle il met tout en œuvre pour faire monter la pression: il martèle et frappe, pousse des cris aigus, tombe à genoux en feignant l'angoisse comme Johnnie Ray noir en pleurs, et arpente la scène sur ses jambes arquées à la manière d'un Groucho Marx nabot et noir. Son groupe cogne dans le fond, ses danseurs font des pirouettes et ses batteurs distribuent les coups à tout va. Ensuite il se met à danser: c'est Mick Jagger en plus rapide, moulé dans un pantalon noir, avec des jambes comme des hélices. Il est tout simplement beau.

Sur «Prisoner Of Love», il s'éloigne du micro et présente le morceau dans l'obscurité. D'une voix fluette et lointaine, il répète à n'en plus finir les trois mots de son titre. Puis il revient dans la lumière, s'avance jusqu'au micro et émet une série de hurlements stridents, des cris d'angoisse démentiels de dix secondes chacun. Il s'agit, selon toute probabilité, des sons les plus forts qu'on ait jamais entendus sortir d'un être humain et il est physiquement impossible de ne pas se sentir remué. Voilà comment il s'y prend pour toucher. Pour faire mal et rouer ses spectateurs de coups.

Au bout d'une heure, quand le spectacle touche à sa fin sur «Please, Please, Please», il fait mine de s'effondrer; un assistant lui couvre les épaules d'une grande cape bleue et l'évacue de la scène. Soudain, alors qu'il se dirige vers les coulisses, il s'échappe et se précipite sur le micro, hurle quelques nouvelles mesures et s'effondre encore. Cette fois, on utilisera une cape rouge. Ensuite ce sera de l'argenté, du doré et tacheté léopard. Il ne se retire jamais avant son cinquième essai.

C'est terriblement surjoué bien sûr, d'ailleurs le show est tellement calculé et précis que Brown met ses musiciens à l'amende chaque fois qu'ils se trompent et même chaque fois que leurs chaussures sont mal cirées. Mais derrière toutes ces astuces, c'est sexuel, menaçant et vrai. Et puis c'est un show noir, un show pour l' Apollo auquel aucun homme blanc n'a jamais vraiment pu participer. Plus que tout le reste, c'est cela qui l'a rendu absolument incontournable.

Un véritable magnat, cet homme. A côté de toutes ses entreprises, il a organisé ses musiciens en une sorte de société coopérative: chacun d'entre eux verse une partie de son salaire et détient en échange des parts dans l'organisation. Regroupés à plusieurs, ils sont propriétaires de biens immobiliers, d'affaires, etc. Quand une personne quitte le groupe, Brown la remplace par un inconnu qui attend désespérément un coup de pouce. Oncle James: il veille sur tout le monde.

Avec les journalistes blancs, il est renfermé. Pas méchant ni grossier, mais toujours sur ses gardes. Il peut se montrer serviable, des plus courtois, mais il ne s'étend pas. Pourquoi le ferait-il? Il n'a pas besoin de nous. Nous ne comptons pas.

Ce texte est extrait de «A Wop Bop A Loo Bop A Lop Bam Boom», reproduit avec l'aimable autorisation des Editions Allia. Le livre de Nik Cohn est paru en français en mai dernier

